

Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive, Julien Longhi, L'Harmattan (321 pages).

Laura Calabrese (Université Libre de Bruxelles / Ladisco)

1.

Ce travail¹, issu d'une thèse de doctorat, s'inscrit dans le large domaine des théories du sens linguistique. L'auteur s'est donné pour tâche d'aborder les mécanismes de construction du sens en discours, dissimulés par la familiarité que nous entretenons avec eux. Pour ce faire, il compose un cadre théorique qui rassemble certaines notions et méthodes de l'Analyse du discours (formations discursives, interdiscours, travail sur corpus), de la sémantique des textes (Rastier), de la phénoménologie (Husserl, Merleau-Ponty, Ricoeur) et de la théorie de la Gestalt, mais aussi de la pragmatique de Searle, de la sociologie bourdieusienne et de la sémantique du sens commun (G.-E. Sarfati), principalement. Il fait appel à ces deux dernières car « les implications du sens des objets discursifs sont beaucoup plus profondes que celles d'une liste de propriétés, puisque ce sens est en relation avec notre expérience » (131). Cette hétérogénéité, si elle peut paraître surprenante, est de plus en plus présente dans les travaux des chercheurs, dont les « bricolages théoriques » peuvent apporter des éclairages neufs ou renouveler l'approche de faits connus.

Ce parcours sert à introduire la Théorie des formes sémantiques (TFS), de P. Cadiot et Y.-M. Visetti, dont le but est de « comprendre l'activité de langage sur le mode d'une perception et/ou d'une construction de formes – de formes sémantiques s'entend » (132). Selon cette théorie, « la description d'un mot, ou plus généralement d'une lexie, peut emprunter à trois ordres distincts : motifs, profils et thèmes » (134). La TFS postule trois couches de signification (ou phases de stabilisation) appelées motifs, profils et thèmes, qui structurent l'activité sémantique. Les *motifs linguistiques* (relevant de la langue, p. e. les formes grammaticales) constituent des éléments de signification non encore stabilisés, tandis que le *profilage* est défini comme un système déjà enregistré en lexique et en grammaire, qui individualise la forme sémantique. Le profilage conduit aux « identités thématiques », les thèmes constituant le stade d'actualisation. Le parcours des formes sémantiques va de la convocation des motifs à la stabilisation au stade du profilage, qui conduit enfin aux thématisations permettant d'accéder au niveau des textes et des discours. Ainsi, dans le sillage

¹ Nous nous permettons de déplorer une certaine négligence dans la présentation matérielle de l'ouvrage : il subsiste en effet de nombreuses coquilles et la bibliographie ne reprend pas systématiquement l'ensemble des travaux cités dans le corps du texte.

de la TFS, l'auteur plaide pour une approche non arbitraire du signe, étant donné que le sens serait déjà présent dans la première phase de stabilisation.

La recherche de Longhi se veut un apport théorique par rapport à la TFS, « qui deviendrait face à notre objectif une *Théorie des Formes Sémantiques Discursives* (ce qui est plutôt cohérent avec l'attention portée avec ce que nous avons appelé les Objets Discursifs) » (266). L'auteur propose de remplacer la catégorie de *thème* par celle de *topoï* (ceux-ci constituant un observable efficace pour décrire la construction du sens), ce qui conduirait au « repérage des manifestations linguistiques de la doxa, à travers le repérage des différents topoï reliés aux formations discursives » (56). Pour encadrer l'étude des topoï, il fait appel à la théorie de G.-E. Sarfati, qui propose une approche linguistique du sens commun, c'est-à-dire, de ce qui formate le discours avant le discours (on pourrait d'ailleurs évoquer la notion de *prédiscours*, telle qu'elle est élaborée par M.-A. Paveau). Pour Sarfati, les marqueurs de la doxa peuvent être pré-textuels, intra-textuels et épi-textuels (ayant trait aux normes socio-discursives) (102). À l'aide de ces concepts, l'ouvrage propose d'expliquer la tension entre le champ prédiscursif et le textuel (« Interroger les mécanismes de construction du sens en discours : postulant un concept de sens commun antérieur à toute production langagière, structurant le champ des prises de parole, cet ouvrage vise à décrire les mécanismes de formation, de constitution et de manifestation de topoï en discours, 15-16). L'apport de Longhi à la théorie des topoï est d'y ajouter la dimension performative (152), pour l'utiliser de manière argumentative. Dans ce sens, les topoï sont « à la fois des révélateurs, mais aussi des moyens d'imposition de la doxa » (155). Le modèle proposé « ne se limite pas à une analyse morphologique, syntaxique ou discursive, mais intègre de façon dynamique les strates de manifestation du sens à la description des propriétés des objets. L'originalité de cette recherche est alors de révéler le travail argumentatif dont les unités sont porteuses, en révélant les relations dynamiques entre les strates traditionnelles de l'expression linguistique » (156).

Pour interroger les mécanismes de construction du sens en discours, en intégrant de façon dynamique les dimensions textuelle et énonciative, l'ouvrage propose la notion d'« objet discursif » (qui se veut une extension de la définition d'*objet* avancée par Franck Lebas : « un objet est une synthèse d'apparences », 301), qui recouvre autant le discursif que le sémantique, l'extra-linguistique comme le référentiel. La notion peut prêter à confusion à cause de sa proximité avec celle d'*objet de discours* développée en Analyse du discours (F. Sitri). Par ailleurs, on pourrait se demander s'il y a une pertinence à distinguer *objet discursif* et *objet du discours* (utilisé par l'auteur dans un article qu'il cite en bibliographie : « *De intermittent du spectacle à intermittent : de la représentation à la nomination d'un objet du*

discours »). Selon l'auteur, la notion sert à montrer que le sens des mots ne préexiste pas à un événement énonciatif : un objet discursif est un référent tangible dont les propriétés sont « en partie » définies en discours (l'auteur ne spécifie pas dans quelle mesure) et son intérêt est double : « en tant que manifestations de topoï ils nous informent sur les structures qui soutiennent l'activité langagière [...] ; en tant que constructions de topoï [...], ils permettent l'étude de la construction du réel mis en place par les moyens discursifs ». Dans ce sens, nous nous posons la question de savoir si toute lexie est un objet discursif ou uniquement celles dont le sens et/ou la référence ne font plus consensus à un moment du discours social (comme dans le cas de *intermittent*).

2.

La deuxième partie met à l'épreuve la théorie. Elle propose l'analyse de trois objets discursifs dans trois corpus différents : l'objet *intermittent* dans un corpus de presse, l'objet *libéral* dans un corpus littéraire (puisé dans Frantext) et les objets *libéral* et *libéralisme* dans des discours politiques, selon la tripartition motifs-profil-topoï. Le but est d'établir des correspondances entre les positions énonciatives et les formes linguistiques, de « saisir les doxas constitutives des différents discours » à travers les éléments langagiers (302).

En étudiant l'expression *intermittents du spectacle* comme objet discursif, l'auteur conclut à son dynamisme sémantique, autrement dit à l'« hétérogénéité des sens produits », ayant relevé dans le corpus que les intermittents sont paraphrasés par des lexèmes comme « profiteurs », « interluttants », « pyromanes » ou « malades ». Après avoir observé que l'ellipse (c'est-à-dire la disparition du complément *du spectacle*) *intermittent* est plus utilisée dans *Le Monde* dans « les périodes cruciales du conflit », l'auteur en déduit que « ces résultats nous invitent à considérer le phénomène elliptique comme lié à des enjeux symboliques, voire idéologiques » (181). « C'est une connivence qui est supposée par l'ellipse : au co-énonciateur de reconstruire ce qui manque, puisque ce manque ne nuit pas à la compréhension » (183), ce qui est d'ailleurs la définition de l'ellipse. En appui de cette hypothèse, l'auteur invoque l'inscription idéologique des journaux : « *Le Monde*, considéré comme un journal de gauche, peut aisément insérer ses discours sur les intermittents dans des discours plus larges et généraux, puisque l'anticipation de la réception par le lectorat le lui permet » (184). Mais cette analyse ne prend pas en compte le fait qu'il s'agit d'un procédé communément utilisé dans les journaux (*le voile* pour *l'affaire du voile*, *le 11 septembre* pour *les attentats du 11 septembre*) qui provoque, comme dans la métonymie, un glissement du référent, et en tire des conclusions relatives à son seul corpus : « Ces tournures elliptiques permettent également

d'indiquer l'autonomisation de cette forme sémantique dans le corpus, et de confirmer les enjeux sociolinguistiques de l'activité de nomination [...] » (185). L'analyse des exemples révèle toutefois une concurrence intéressante entre les deux sens de *intermittent*, qui désigne à la fois un statut et un métier (170).

Prenons encore un exemple du corpus, composé des discours de trois hommes politiques « ancrés à droite » : Chirac, Madelin et Le Pen, où l'auteur effectue également une analyse du terme *libéral* selon la répartition motifs-profiles-topoi. Il observe que dans le discours lepéniste, qui fait « un usage assez particulier [des] lexèmes » *libéral* et *libéralisme*, l'objet est discrédité en raison de son association avec le préfixe *-ultra* (218), la qualification de l'objet à l'aide de termes péjoratifs (219) (« dérives », « malheurs », p. e.) et l'interaction avec d'autres éléments du discours (« Bruxelles », « Occident »). Si le topos qui ressort du discours de Le Pen est « le libéralisme est un fruit vénéneux », dans le discours chiraquien le terme est associé tantôt à la liberté, tantôt à l'excès, ce que l'auteur attribue à une « spécificité de la polyphonie en politique » ou bien au genre constitué par le « discours présidentiel », les deux orientations sémantique du lexème *libéral* étant contradictoires. Cette lecture va, à notre avis, à l'encontre d'une conception dynamique du sens et, surtout, de l'analyse du contexte de production évoqué dans la partie théorique. Par exemple, pourquoi ne pas faire le lien entre ces résultats et la critique chiraquienne du libéralisme anglo-saxon, par rapport à un libéralisme français plus social, ce qui expliquerait les usages variés du terme. Par ailleurs, cette hétérogénéité de sens pourrait témoigner de la construction d'un éthos discursif individuel, d'une dimension stylistique selon laquelle Chirac construit une image d'homme politique équilibré et mesuré en vertu de la position officielle qu'il occupe.

Comme pour *intermittent*, il s'agit d'observer la profusion de sens qui découle d'un seul lexème, et qui s'expliquerait par les positionnements idéologiques et sociolinguistiques des énonciateurs, pour prouver que « le caractère argumentatif des discours politiques influe sur le dynamisme sémantique » (239). Cependant, à certains moments nous avons l'impression qu'il y a une tension entre une approche très souple du sens (on y voit quelques excès de la sémantique la plus contextualiste, à savoir, un déséquilibre entre langue et discours, les mots ne signifiant qu'en discours) et la tentation étymologique et lexicologique, comme lorsque l'auteur réfléchit aux implications du suffixe *-isme* dans *libéralisme* (« l'emploi de *libéralisme* conduit à s'interroger sur l'implication de celui qui laisse faire : avec implication, les énonciateurs utilisent libéralisme -formé sur *libéral-*, alors que s'ils voulaient souligner une non-implication, on aurait probablement *libertaire* -formé sur *liberté-* »), confirmant par là « le lien entre fonds et forme » que l'auteur défend (302).

3.

Après avoir développé les parties théorique et pratique, le produit de cette recherche se veut « une redéfinition de la langue et du langage [...] (comme y invite la TFS), ce qui amène à s'interroger sur la dénomination même d'argumentation dans la langue : en effet, la langue n'est à présent pas cette entité statique qui enregistrerait l'argumentativité des objets, mais plutôt une constitution dynamique élaborée par l'activité langagière, dès lors témoin des parcours de constitution du sens bien plus que des usages fixés par le lexique » (266). Il s'agit de « proposer un nouveau modèle de construction du sens au sein d'un texte, l'unité portant en elle les dimensions textuelles, génériques et discursives, manifestées dans et par la construction d'une forme sémantique. Cette circulation du sens invite à s'interroger sur les relations entre le discours, les idéologies et la pensée » (274). De cette proposition, l'auteur déduit d'autres pistes de recherche, qu'il développe très rapidement autour du concept (non défini dans l'ouvrage) d'idéologie, ce qui peut provoquer certaines difficultés de lecture, notamment lorsqu'il convoque « l'œuvre engagée de N. Chomsky » :

« Nous pouvons tisser un lien entre ses propos –qui touchent à la construction de l'opinion et de la propagande– et la perspective discursive [...] adoptée dans cet ouvrage. Lorsque N. Chomsky identifie la propagande comme étant la réalisation d'un cadre adéquat à une opinion que quelqu'un souhaite imposer, nous sommes en effet très proches des thèses bourdieusiennes utilisées pour l'analyse de la légitimation, voire de l'auto-légitimation, que nous relevions dans les discours politiques, ou dans certaines productions médiatiques » (278).

En utilisant les textes politiques de Chomsky pour aborder le sens commun en politique, l'auteur semble assimiler doxa et propagande : « On peut penser que l'insertion de prêts à penser, de doxas cristallisées dans la langue, tendent à se substituer à des productions plus spontanées, et plus adéquates pour certaines situations : la propagande langagière établie à cet endroit peut ne pas permettre d'effectuer telle ou telle production, par passivité, naïveté, méconnaissance, etc. » (278). Le passage du lieux commun et de la doxa à la propagande est ici quelque peu brusque... A la suite de cette mise en relation entre discours institutionnalisés et propagande, l'auteur tente « un parallèle entre la circulation du sens et la circulation, des idéologies [...] » (279), selon lequel « l'insertion par les institutions, les discours officiels, voire les médias, de formes déjà stabilisées et performées, va ainsi fixer un prisme de constitution de doxas, faisant tendre les dynamiques sémantiques vers une uniformisation, réduisant la capacité d'innovation (sur le plan sémantique) des énonciateurs » (279).

Pour conclure, nous noterons l'intérêt qu'a suscité dans notre lecture l'hypothèse de dispositifs antérieurs à la prise de parole, toutefois observables au niveau sémantique par un relevé des doxas. L'hypothèse principale du travail, à savoir que les parcours discursifs orientent la constitution des formes sémantiques (largement démontré par le courant praxématique de Robert Lafont), est ici abordée à la lumière d'apports théoriques novateurs. Ainsi, l'ouvrage apporte davantage au niveau théorique que dans sa partie proprement analytique, en faisant avancer le débat vers des analyses plus soucieuses des formes prélinguistiques (mais partagées socialement) du sens.